

Marthe eut des façons de parler d'elle tellement sollestes, qu'elle désarma entièrement la critique ; Mme de Ruel fut de suite de son côté. Il vint à l'esprit de cette aimable dame qu'elle se couronnerait de gloire si elle pouvait former et faire valoir " la petite Mme Saintis ; " elle se dit qu'il y avait évidemment quelque chose à faire pour cette enfant qui lui paraissait tout fait charmante. En se levant, elle lui dit :—Sans doute, si votre mari était comme le commun des chrétiens, il devrait se faire un devoir de vous amener chez moi ; vous devriez faire vos visites de noce ensemble dans la grande manière ; mais puisqu'il est comme cela, la pensée d'accomplir une pareille tâche ne lui est jamais entrée dans la tête. Mais je veux vous connaître, Mme Saintis, et j'entends vous faire une visite sans cérémonie ; vous pouvez compter sur celle-là, et si, attendant, vous avez besoin de mes services, je serai heureuse de vous les rendre : voici mon adresse. J'aimerais vraiment à vous obliger.

La soirée musicale tira à sa fin : presque tous les invités étaient partis, et Marthe, dans son coin, se demandait si son mari l'avait oubliée. Durand, en racontant l'histoire, ne se fit pas faute d'affirmer là, comme il l'avait fait ailleurs, que Saintis avait été sur le point de s'éloigner et que soudainement il s'était arrêté :—" Tiens, est-ce que je n'avais pas ma femme quand je suis entré ici ? " du même ton qu'un autre aurait dit : " Ma foi, j'allais m'en aller sans songer à mon parapluie tout neuf ! " Mais Durand était si jeune et si facétieux, que ses histoires ne passaient pas toujours pour être très puritaines à l'endroit de la vérité.

Lors de son mariage, M. Saintis n'avait pas jugé nécessaire de changer d'appartement, ou sa manière de vivre, ou sa laide et dure cuisinière, ou quoi que ce soit. Ce qui était bon pour lui devait l'être pour la petite pensionnaire de province que sa mère lui avait choisie pour femme. De sorte que Marthe se trouva installée dans une maison de vieille construction, sur l'île St-Louis, faisant face à une branche étroite de la rivière et ayant la Morgue en face, à distance. L'endroit était solitaire et avait un aspect sombral. Le quai lui-même, faisant tout le long bordure aux maisons qui devaient être celles du temps de la Fronde, n'était traversé que d'une manière furtive par les habitants de ce vieux quartier, tout à fait démodé. L'inégal pavé de pierre était souillé d'une sorte de saleté noire et grasseuse ; quelques sombres boutiques donnaient asile, pour le dernier repos, au vieux fer rouillé et autres débris dont le Paris moderne voudrait plus trafiquer. Quand Marthe était obligée de marcher le long de ces vieilles rues malpropres, elle tremblait comme si elle avait été dans un lieu de mau-

vais présages. Le quai cependant s'ensoleillait quelquefois et il ne s'y trouvait ni vieilles boutiques, ni fer rouillé, ni bric-à-brac d'aucune sorte ; la rivière roulait ses ondes chagrines, d'une façon rythmique ; on n'entendait d'autre bruit que les murmures du reste de la ville dans le lointain.

Le mari de Marthe lui avait expliqué que le calme dont jouissait l'endroit que nous avons essayé de décrire, lui était devenu une nécessité ; que l'appartement " se glorifiait " de deux pièces superbes,—telles qu'on n'en trouverait pas dans les meilleurs quartiers de Paris,—spacieuses, avec de grandes poutres pour supporter le plafond ; chambres admirables quant à l'acoustique. C'est dans celles-ci qu'il avait placé ses trésors artistiques : de riches et larges tapisseries des armures, des objets de toutes sortes apportés de Rome où il avait passé quelques années comme " grand prix ; " des instruments de musique, anciens et modernes, rangés avec soin dans les angles de ces vastes chambres ; des méthodes, des cahiers de musique étaient enfilés les uns sur les autres ; des feuilles chargées de notes gisaient éparpillées sur les chaises, les tables et les tapis ; le piano restait toujours ouvert tout un matériel servant à composer : encre, plume et papier, était à la portée du musicien, pour que l'inspiration le trouvât prêt. Tel était le salon, bibliothèque, cabinet de travail, comme on voudra l'appeler des draperies en guise de portes, ouvraient sur des chambres à coucher également spacieuses ; de sorte que le mouvement du musicien, à l'heure de l'inspiration, avaient toute la liberté et tout l'espace voulus. Le reste de l'appartement était fort petit et incommode ; mais c'était de si peu d'importance, remarquait Camille !

(La fin au prochain numéro.)

NOTES ET IMPRESSIONS.

I.

Quelle est l'origine de cette locution : *faire le regard* ? on en trouverait peut-être la trace dans le fameux *Roman du regard*.

Quoi qu'il en soit, je ne mettrai pas pour aujourd'hui le sujet au concours ; je dirai tout bonnement le peu que je sais là-dessus.

Faire le regard, c'est, pour l'écolier, qui a horreur des thèmes, de la syntaxe, de tout ce qui sent Noël et Châpval, fréquenter les buissons ou tout autre lieu